

CENDRINE  
SENTERRE  
*Médium bien cuit*

CATHERINE DESMARAIS

ÉDITIONS  
MICHEL  
QUINTIN



*Aux jeunes tagués,  
de plus en plus nombreux...*



★ — ♥ — ★ — ♥ — ★  
PROLOGUE  
★ — ♥ — ★ — ♥ — ★

Je les ai comptées. Toutes les fois où j'ai écrit son nom avant de sortir avec lui, je les ai comptées. Il y en a quarante-trois. Ce n'est pas la mer à boire, mais c'est assez pour croiser son nom n'importe où : sous ma jupe carreautee, dans mes livres de math, sur le bois de ma table de chevet, même une fois sur mon poignet. C'est aujourd'hui que j'ai réalisé que, depuis que je sors avec Édouard, je n'ai écrit son nom nulle part. En fait, je n'ai écrit son nom qu'une seule fois ; ce matin, dans mon carnet.

Depuis son accident, mes compétences en lecture sur les lèvres de mamie dégringolent aussi rapidement que mon envie de connaître la nouvelle blonde de mon père. C'est pourquoi je trimballe un petit cahier de notes partout où je vais. Lorsque j'ai annoncé à mamie que le grand-père

d'Édouard était sourd et muet, elle a froncé les sourcils. Elle a collé l'index et le majeur de chacune de ses mains et les a frappés ensemble.

— *Son nom ?*

J'ai vraiment eu peur qu'elle fasse là, devant moi, une rechute d'amnésie. J'ai articulé Édouard en ouvrant la bouche et les yeux très grands. Mamie a levé les siens au ciel et a refait le même signe en en ajoutant un autre, des ronds avec ses mains, ses pouces et ses index formant un petit cercle.

— *Son nom de famille ?*

Ce fut en écrivant Édouard Wallen dans mon carnet que j'ai réalisé que je n'avais pas écrit son nom depuis des lustres. Enfin, quand je dis des lustres, je parle de quelques jours ou semaines, puisque nous ne sortons ensemble que depuis la fin de l'année scolaire. Mamie a eu un mouvement brusque de recul en lisant son nom et elle m'a demandé, les sourcils froncés, si je lui faisais une blague. J'ai trouvé ça insultant, peu importe si sa réaction était due au fait qu'elle doutait de l'orthographe de son nom ou de l'existence même de mon chum. Elle a secoué la tête avec un air mauvais comme pour dire qu'elle n'aimait pas son nom. Moi, je trouve que ça fait plutôt sexy, Édouard Wallen, même si lui et sa famille ne parlent pas un mot d'anglais. Mamie n'était pas de cet avis, puisque ses sourcils se sont froncés au maximum de leur capacité de froncement. Elle a alors fait un signe que j'ai espéré de toutes mes forces avoir confondu avec un autre, des C avec ses mains, qu'elle a fait bouger latéralement.

J'ai froncé les sourcils encore plus qu'elle, au point que je les sentais presque me chatouiller les narines. Mamie a refroncé les siens. On se serait cru dans un concours de sourcils, le genre de concours, en passant, que je gagnerais haut la main. Elle a refait le même geste.

— *C'est ton cousin.*

Pour une fois que j'ai un chum, il faut que je tombe sur mon cousin! J'ai donc appris qu'Édouard est le petit-fils du frère de ma grand-mère, ce même frère qui, aux dires de mamie, est un horrible avare qui a manipulé sans vergogne mon arrière-grand-mère sur son lit de mort pour un truc d'héritage. Je ne connais pas le fin mot de l'histoire, mais je sais que le conflit a éclaté à la mort de mon arrière-grand-mère et que mamie n'a jamais reparlé à son frère depuis. Comment se fait-il que je n'aie pas appris plus tôt le nom de famille de cette branche honteuse de la famille qui, en passant, est également celui de mamie? Ça me semble tout simplement impossible.

Car mon père est le roi du radotage. Dès qu'il se trouve en présence de deux personnes ou plus, et je vous fais remarquer que Mado, sa nouvelle blonde, et moi, ça fait deux, il ne tarit pas d'histoires sur matante Grassette ou grand-mononcle Œil-de-vitre, qui habitaient le rang 53 de Saint-Clin-Clin-du-Meuh-Meuh, juste à côté de la comère du village, ma'am Chose, dont le mari, qui est le frère de l'oncle de la première femme de mononcle Ti-Coune, travaillait à l'usine et avait perdu un doigt. Évidemment, c'était le petit pas-vite, le fils de matante Grandyeule, qui était allé

quérir le médecin du village, lequel avait épousé la fille d'un riche propriétaire minier du village d'à côté, Saint-Je-M'en-Fous-du-Va-Pas-Là, qui est arrivé à temps pour arrêter l'hémorragie et mettre le doigt dans son mouchoir de poche avec un cube de glace qui passait par là. Ces histoires semblent passionnantes passé quarante ans, si je me fie à la circonférence que dessinent les yeux de Mado lorsque mon père nous abreuve de détails croustillants de l'ancien temps. À travers la mer de noms qui déferlent de la bouche de mon père et que je n'écoute qu'à moitié, j'ai peut-être déjà vaguement entendu « Wallen », mais j'ai dû penser qu'il s'agissait du nom de l'usine mangeuse de doigts ou bien de la marque de bière préférée de mononcle Ti-Coune.

Le résultat est le même, je sors avec mon cousin. Nous portons donc tous les deux les gènes qui sont responsables de la surdité de mamie et de son frère, sur qui, en passant, je suis résolue à en apprendre plus.

Mais revenons-en aux faits. Ce n'est pas à cause de sa position trop près de la mienne dans mon arbre généalogique que je n'ai pas écrit le nom d'Édouard depuis que je suis avec lui. Ce n'est pas non plus parce que j'ai une peur bleue que nos futurs enfants soient sourds et presque muets. Si vous saviez à quel point je suis à des années-lumière de penser à nos enfants. Non. C'est à cause de... C'est bien ça le problème. Je ne sais pas pourquoi. J'imagine que c'est comme ça, l'amour. Tant qu'on n'a pas atteint l'objet de notre désir, il nous obsède. Ensuite, bien...

ensuite, le mystère perd de sa force. Il faudra que je demande à Florence. Je crois que Tristan a bien dû dégringoler une bonne dizaine de fois de son piédestal depuis l'Halloween passée. J'éviterai toutefois de poser la question à Camille, dont le cerveau est très affecté par la substance gazeuse qui les enveloppe, elle et son Victor, depuis deux mois. Impossible que Camille ait griffonné le nom de son amoureux partout, elle a perdu toutes ses facultés mentales. Surtout le jugement. Elle est absolument incapable de réaliser à quel point elle a l'air d'une nouille, d'une nouille trop cuite, en plus, en présence de son bellâtre. Mais, ça, c'est une autre histoire.

J'ai d'autres chats à fouetter pour l'instant. Florence m'a donné rendez-vous en urgence pour que je lui sauve la vie. Ça en devient une habitude...

# 1

★ — ♥ — ★ — ♥ — ★  
RINGUETTE ET  
CAGE À POULES  
★ — ♥ — ★ — ♥ — ★

— C'est un plan merdique.

— Non, se défend Florence.

— Oui. C'est un plan tellement pourri qu'on dirait que c'est moi qui l'ai inventé.

En un éclair, je revois la disparition des Girafes, mon aventure jusqu'au chalet, Patrice ligoté, Gargamel qui pète les plombs, la police qui rapplique, sans oublier ce fameux paquet de laxatifs qui traîne çà et là dans mes rêves. J'ai maintenant de la compétition, en ce qui concerne les plans broche à foin.

— En fait, me reprends-je, à bien y penser, c'est un plan tout à fait digne de toi.

Florence me fait la grimace. Je mets de l'huile sur le feu :

— Il ne me reste plus qu'à y mettre un peu du mien, et ton plan devrait finir aux nouvelles

télévisées de six heures. Et, si tu es chanceuse, Jessifée pourra être la première à manger le micro d'un journaliste douteux en mal d'anecdotes de fond de rang.

— Je t'en prie, mêle pas Jessifée à ça ! C'est assez compliqué de même ! s'exclame Florence, mi-agacée, mi-enjouée.

— Ah ! Tu vois, même toi, tu penses que c'est trop compliqué, ton superplan.

— Mais non ! Si tu fais exactement ce que je te dis, tout va super bien se passer, je te le jure.

— Et j'aurai quoi, en échange ?

— Rien. Mon amitié éternelle.

— Mais j'ai déjà ton amitié éternelle !

— OK Je vais y penser.

— Moi aussi, alors, je vais y penser.

— Non, Cendre ! C'est demain, mon premier rendez-vous, il faut que tu y ailles à ma place !

— Mais ça marchera pas ! Si t'envoyais une autre Girafes à ta place, ça pourrait peut-être passer.

— On n'est plus des Girafes, me coupe sèchement Florence.

— Ça ne vous a pas raccourcies ! Tu me dépasses d'une tête et sept huitièmes. Ça se remarque, tu sais !

J'évite d'en dire plus et je respire un peu, question de ne pas gaffer une deuxième fois. Florence est devenue très sensible à ce sujet. Je l'ai même vue changer de chaîne avec un peu trop d'énergie, l'autre jour, quand son père regardait un documentaire animalier sur l'alimentation des girafes.

— Si tu envoyais, je sais pas, moi, Marianne ou Alex à ta place, ça pourrait peut-être fonctionner. Elles te ressemblent un peu, quand même. Mais moi ! Je suis comme... comme le contraire de toi !

— Elles sont pas assez proches de moi pour que je leur confie cette mission. Et puis, t'as quand même pris un peu de seins, quand même, depuis que t'es devenue une femme, me décoche Florence dans un sourire mesquin.

— Toi, mêle pas ma mère à ça, déjà qu'elle me court après chaque jour pour repasser avec moi toutes les méthodes de contraception. Pis change pas de sujet, je peux pas passer pour toi, un point, c'est tout !

— Mais on s'en fout que ton physique soit éloigné du mien ! La nutritionniste va pas appeler ma mère pour jaser de mon apparence !

— Ben non ! Son rôle, c'est pas, justement, de t'aider à avoir un poids normal, faut dire !

— C'est pas un médecin, c'est une nutritionniste ! Elle est là pour me donner des conseils et me concocter un beau petit menu équilibré pour que je reprenne des formes aux bonnes places, comme dirait ma mère. Elle va pas me peser et rapporter ça à mes parents !

— Non, mais tes parents vont sûrement lui demander des comptes, vu que c'est eux qui payent.

— Pas si tu enregistres chacune de tes rencontres avec elle et que je suis moi-même capable de rendre des comptes super détaillés sur chacun de mes rendez-vous.

— Et si jamais ta mère décide d'aller te chercher à ton rendez-vous et qu'elle tombe sur moi ? Tu y as pensé, à ça ?

— Je te l'ai dit ! Ma mère donne des leçons de piano tous les mercredis après-midi et mon père travaille. Je suis censée y aller en bus. Y a aucun danger.

— Ouin...

— Dis oui, Cendre !

Je soupire. Baisse les yeux. Regarde Florence me fixer avec envie comme si j'étais un médicament essentiel, mais trop cher pour elle.

— Oui !

Florence se jette dans mes bras, reconnaissante. Je mentirais si je disais que je n'ai pas accepté son offre débile juste pour ce moment-là. Et pour fouiner un peu dans sa vie. En outre, moi aussi j'ai besoin de formes aux bonnes places, bien que je ne sois pas certaine qu'il existe un régime alimentaire qui dirige la graisse uniquement dans la poitrine. Si ça existait, ça se saurait, j'imagine. Il faudra que je vérifie sur Internet.

— Bon. Alors, ça commence demain, ton histoire de curling ?

— Cendrine ! Arrête d'être méprisante !

— Quoi ? Je suis pas méprisante, j'ai juste roulé les trois r du mot « curling » !

— Ça fait cinquante fois que je te dis que c'est une équipe de ringuette qui m'a repêchée !

— Ben, là, c'est du sport ou de la pêche, que tu fais ?

Florence a un tic de la paupière. Je prends un ton faussement désolé.

— OK La prochaine fois, je roulerai les trois r du mot « ringuette ». C'est quoi, de la ringuette, d'abord ?

— C'est comme du hockey, mais avec un bâton droit au lieu du bâton à palette et un anneau de caoutchouc au lieu de la rondelle.

— Wow... Ça me semble passionnant. Fais-moi penser de te crier « ringuette ringuette ringuette », la prochaine fois que tu me niaieras à cause de ma courte participation à l'équipe des génies en herbe.

Florence fait semblant de bouder. Mais je perçois à travers sa moue qu'elle est heureuse que je commence à me défendre. Je pense avoir gagné un peu de son admiration lorsque je me suis pointée à son chalet, en mai dernier.

— Mais attends un peu, là, que j'objecte. Tu vas sortir de chez toi avec tes patins à glace sans éveiller les soupçons de ta mère ? Tu pensais te mettre de gros verres fumés et siffler un concertal de Beethoven pour passer inaperçue ?

— Tu faisais quoi, dans l'équipe des génies en herbe ? Le « en » ou l'herbe ?

— Quoi ?

— Ça existe pas, un concertal ! On dit un concerto... ou un récital !

— Je sais pas, je me disais des concertaux, un concertal...

Elle me gratifie du regard qu'elle réserve habituellement à Jessifée. Pendant une seconde, j'ai la pointe d'un compas qui me gratouille le cœur. Je reviens à la charge.

— Mais tu vas faire quoi, pour les patins ?

— Justement...

Elle me fait les yeux doux. Si j'étais son chum, je serais certain qu'elle est en voie de m'annoncer que je dois mettre un complet mauve et une cravate jaune pour aller au mariage d'une lointaine cousine, qui se tient le jour de Pâques.

— Ah non! Je vais pas être obligée de m'occuper de tes patins en plus!

— Mais c'est ce qui est génial! La nutritionniste est à deux pas de l'aréna! T'auras qu'à venir me porter mon équipement à l'aréna en allant chez Sol-Ange et ensuite tu échangeras l'enregistrement de ton rendez-vous contre mon équipement de ringuette.

— C'est moi ou bien je me fais vraiment avoir, dans cet échange-là? Et pourquoi tu sépares le «Sol» du «Ange» quand tu dis son nom?

Son visage se fend d'un large sourire.

— Parce que, son nom, c'est Sol, pause, Ange. Je t'avais pas dit que c'est une nutritionniste médium? Elle lit dans les restants de table.

— C'est une blague?

— Malheureusement, non. Alors j'échangerai mes restants de table et l'enregistreuse contre mon équipement, et ensuite l'équipement contre l'enregistreuse. C'est pas compliqué!

— C'est un plan merdique.



Au parc, Florence et moi attendons Vic-et-Camée et Édouard. Depuis que je suis avec Édouard, Victor est devenu son meilleur ami. Je

soupçonne Camée d'être derrière ce truc, elle qui a toujours rêvé d'utiliser l'expression préférée de ma mère, c'est-à-dire « couple d'amis ». Je dois avouer que je trouvais ça plutôt amusant, au début, d'avoir l'opportunité de passer autant de temps avec mon chum et mon amie à la fois. Mais, depuis dernièrement, j'ai envie de changer le mot « opportunité » pour « obstacle » ou « agacement ». La plupart des phrases de Camille commencent par « Victor m'a dit que tu avais dit à Édouard que... », « dis-le pas à Édouard qui pourrait le dire à Victor, mais... », « tu pourrais dire à Édouard qu'il dise à Victor que... ». Chaque fois que j'ouvre la bouche, l'inquiétude me gagne. J'ai toujours l'impression de révéler un secret super honteux à la mauvaise personne. Je m'y perds. Le pire, c'est que Camille est la première à semer la confusion avec sa mémoire de coccinelle. L'autre jour, elle est entrée chez moi joyeusement en me disant :

— Finalement, j'ai repensé à ton histoire de french. Si tu trouves qu'Édouard french mal, tu devrais lui en parler. Je pense sincèrement que la communication est la base d'un couple heureux.

À la vue de mon air perdu, elle s'est précipitée pour se rattraper.

— Inquiète-toi pas ! J'en ai pas parlé à Victor !

— Mais je t'ai jamais dit ça, Camée.

Elle a eu l'air confuse pendant quelques secondes, puis le malaise l'a gagnée plus vite que Jessifée s'empare de son rouge à lèvres en présence d'un primate. Je n'ai pas mis très longtemps à comprendre qu'elle avait inversé le secret. C'était plutôt Édouard qui s'était plaint à Victor de ma façon

d'embrasser, et ce dernier s'est fait un plaisir de le raconter à Camille en lui faisant promettre de ne pas me le dire. Et, là, c'était Camille qui me faisait promettre de ne pas dire à Édouard que Victor le lui avait dit. Pour se faire pardonner, elle m'a proposé un cours de french du meilleur professeur qui soit selon elle, c'est-à-dire elle-même. Il y a quelques mois, Camée n'avait jamais eu ne fût-ce que l'ombre d'une histoire d'amour, pas même sur Internet, et voilà qu'elle me proposait une séance de lesbianisme pédagogique ! Vous comprendrez que j'ai de moins en moins envie de passer du temps avec elle. Ne vous y trompez pas : ses propositions douteuses en sont moins responsables que sa propension à distribuer à tout vent ses prodigieux conseils sur les bases d'un couple heureux. Ça pue la psycho-pop, son affaire.

Quant à Florence, son couple va tellement mal qu'elle évite également de se trouver en présence du bonheur de Camille. Comme à son habitude, elle est scotchée à son téléphone, occupée à régler le conflit qui s'est créé la dernière fois qu'elle et Tristan ont tenté de régler un conflit. Je ne sais pas laquelle de mes deux amies est la plus pathétique.

Voilà justement Vic-et-Camée qui arrivent au parc en gambadant. Littéralement. Ils sautent autour des pissenlits dans le but de disperser leurs aigrettes au vent, ce qui provoque chez moi une crise d'éternuements aiguë. Je me demande à quoi ou à qui je suis le plus allergique.

Ils s'installent à côté de nous et sortent tous deux leur cahier à dessin en nous annonçant fièrement qu'ils font des croquis des tatous qu'ils

vont mutuellement s'offrir pour leur anniversaire de trois mois de couple. Je scrute la rue attentivement à la recherche de la tache noire des cheveux d'Édouard, espérant qu'on me délivre de cette torture.

Alors, voilà, Florence texte et les tourtereaux dessinent. On est loin du piaillage de poules hystériques qui caractérisait autrefois nos rencontres. Le pire, c'est que, même quand Édouard est là, le silence persiste; il entretient la lubie de ne communiquer avec moi que par le langage des signes. Il fait la sourde oreille à mes protestations selon lesquelles je suis beaucoup moins bonne que lui. Il soutient que je m'améliorerai et que ce ne sera que bénéfique pour ma relation avec ma grand-mère. Je soutiens de mon côté que nous n'avons pas à nous encombrer d'une langue qui rend les conversations si lentes. Mais tout est si lent, chez Édouard.

— Ah oui, Cendre, Édouard fait dire d'aller le rejoindre chez lui, me jette Victor, un œil sur son croquis, l'autre dans le décolleté de Camille.

Oui, Camille porte maintenant des décolletés. Ça lui va très bien, d'ailleurs; elle a d'énormes seins. Elle se plaint toutefois que c'est du ménage en plus, un décolleté. Le soir, en se déshabillant, elle y retrouve des miettes de chips, des cheveux, de la petite monnaie...

— C'est là que tu me le dis? Ça fait quinze minutes que je m'emmerde à vous regarder texter et dessiner! me plains-je.

— Si vous aviez tous les deux un cell, ça réglerait le problème, me semble, répond

nonchalamment Victor. Je sais pas pourquoi vous vous entêtez à résister à la technologie...

Camille, qui connaît notre situation financière, arrête l'élan de Victor d'un coup de coude digne d'un joueur de foot, ce qui fait bifurquer son crayon. Loin de se fâcher, il tourne sa feuille de côté, plisse les yeux, passe près de se mettre un béret, un foulard et des lunettes fumées et donne un gros bec mouillé sur la joue de Camille, la remerciant de «l'effet psychédélique» qu'elle vient d'ajouter à son futur tatou. Je réprime un soupir avant de lever des yeux écarquillés vers Camille, qui me rend mon regard avec quelques secondes de retard.

— T'es sûr de ce que tu dis, Bébé? demande-t-elle, suspicieuse, à son amoureux.

— Ben oui, Bé, Édouard doit encore garder ses petits frères. Il voudrait que Cendrine le rejoigne chez lui et...

— Il t'a donné son adresse?

— Voyons, Camée! Je sais où il habite, mon chum!

— Attendez, là. Êtes-vous en train de dire que Cendrine est jamais allée chez son chum?

— Ben, là, ça fait vraiment pas longtemps qu'on est ensemble, me défends-je.

— Mais c'est génial, Cendrine! s'emporte Camille, qui a pris son ton de psychologue scolaire. Ça veut dire que votre relation se solidifie et que la confiance fait maintenant partie de...

— OK, c'est beau, Camée, j'ai pas envie d'une analyse de ma relation, je veux juste un mouchoir,

dis-je entre deux éternuements. Flore, je te texte plus tard ?

— OK, qu'elle me répond, sans lâcher des yeux son téléphone.

— Flore ! Je disais ça juste pour voir si tu m'écoutais ! J'ai pas de téléphone, tu le sais !

— Alors, tu m'appelleras de chez Édouard. Essaie juste de pas le faire en langage des signes, mon cell capte pas ces ondes-là.

Elle lève enfin la tête pour me couvrir d'un large sourire. Je sais que ma relation avec Édouard lui tape beaucoup moins sur les nerfs que celle de Camille. C'est peut-être simplement parce qu'elle n'est pas aussi idyllique.



J'essaie de toutes mes forces de me concentrer sur la brise, les papillons qui virevoltent et le soleil de juillet, mais je n'y arrive pas. Dans ma tête, deux questions jouent au chat et à la souris en foutant le bordel. Premièrement, comment faire pour annoncer subtilement à Édouard que nous sommes cousins sans le faire flipper ? Deuxièmement, est-ce que je connais assez mon langage des signes pour avoir une conversation avec le grand-père d'Édouard, si c'est lui qui m'accueille ?

Le papi d'Édouard est à sa vie ce que ma mamie est à la mienne : indispensable. Mais, pour lui, c'est encore plus vrai. Sa mère est ce qu'on pourrait dire instable. Pas instable comme la mienne, qui change de couleur de vernis trois

fois par jour, qui engueule et pardonne plus vite que son ombre, non. Elle est plutôt du genre instable qui disparaît en plein milieu de la nuit pour aller rejoindre son nouveau chum alors que ses trois enfants dorment. Ce genre d'instabilité là. Celle qui brise les enfants et donne des passes de saison à la DPJ. Celle qui massacre la confiance en soi et dans les autres. Celle qui fait en sorte que les petits frères d'Édouard n'arrivent jamais à se sortir de leurs troubles d'apprentissage et de comportement.

Sans blague, Édouard est mon héros. Grâce à lui, j'ai appris un nouveau mot: résilience. C'est le fait de surmonter les épreuves de la vie et de s'y adapter. Mais, si Édouard arrive à être à peu près normal, c'est à cause de son grand-père. C'est lui qui l'a pratiquement élevé comme il a aussi élevé ses frères. C'est à lui que les travailleuses sociales ont fait confiance. C'est à cause de sa présence tout près de chez elle que la DPJ a accordé à la mère d'Édouard son certificat de mère pas trop indigne.

C'est drôle, la description qu'Édouard m'a faite de son grand-père ne correspond absolument pas à celle de ma grand-mère. J'ai eu beau expliquer à mamie que sa vision de son frère était peut-être biaisée à cause de leur conflit, elle ne veut rien «entendre». D'ailleurs, elle se mure de plus en plus dans le «silence», depuis qu'elle habite dans son mouvoir.

Je tourne sur la rue d'Édouard, qui est également celle d'Annabelle, on se le rappelle trop bien. Ça empire mon arythmie cardiaque. Je peux presque reconnaître dans ma cage thoracique un

solo de batterie d'un groupe punk qu'Édouard écoute tout le temps. Je n'ai pas du tout envie de croiser Annabelle. En même temps, elle m'ignorerait sûrement royalement, comme elle seule en est capable, ce qui réglerait le problème. Mais, comme j'ai toujours la chance qui me talonne, dans le hall de l'immeuble d'Édouard, je vais probablement croiser Annabelle et Jessifée, qui auraient obtenu en duo le rôle de portières du lieu.

Mais non. J'entre dans ce que mes parents qualifient de cage à poules sans apercevoir la moindre trace de mèches cinq couleurs ou de gloss au gâteau à la vanille. Je parcours les étiquettes sur les boîtes aux lettres. La plupart ont dû être apposées la journée de l'invention de l'autocollant. Je peux lire des moitiés de noms comme *Cad tte* ou encore *Pat A t e*. Heureusement, j'arrive à reconnaître *W l en, 4b*. J'appuie sur la sonnette; elle ne fonctionne pas. J'ouvre la porte du hall; elle n'est pas verrouillée. J'entends mes parents me chuchoter: « Ben, là, tu t'attendais à quoi? À un maître d'hôtel? » Je gravis l'escalier en essayant de chasser les images que je me suis forgées ces dernières semaines à partir des préjugés qui circulent à mon école sur le quartier « mal famé » où vit Édouard. À chaque nouvelle marche, je m'attends à voir soit des enfants sales qui jouent sur un tapis sale, arborant une moustache de sable, de jus de raisin cheap et de morve, soit une petite vieille en pyjama qui s'arrête à toutes les marches pour tirer une bouffée de cigarette, soit une adolescente vulgaire qui trémousse ses moitiés de fesses à l'air ou, encore pire, un

proxénète pas subtil qui me reluque la poitrine en me proposant une augmentation mammaire. Mais non. Tout ce qui me saute au visage – et au nez – c’est une vague odeur de renfermé et un criant besoin de rénovation.

Ça y est, j’y suis. Je lève le bras pour frapper à la porte, mais celle-ci s’ouvre pendant mon mouvement, me faisant passer près de commettre un acte de violence conjugale. Édouard esquive mon coup de poing et m’accueille d’un baiser langoureux. Chaque fois, c’est la même chose: je me liquéfie sur place et je ne me souviens plus du tout pourquoi j’ai quelques réserves à son égard. Je repose les talons par terre en me promettant, comme chaque fois, de vérifier sur Ebay combien coûtent des pointes de ballerine. C’est que je suis à deux doigts de perdre deux orteils, à force de me hisser sur la pointe des pieds.

— Alors, tu as survécu ?

Édouard me toise, l’air moqueur. Je me *déliquéfie* automatiquement.

— Survécu à quoi ?

— Survécu à quoi ? m’imite-t-il avec une voix d’enfant. Survécu à mon quartier.

— Tout à fait, dis-je avec un véritable aplomb.

— Avoue que t’es quand même un peu traumatisée par mon immeuble miteux.

— Euh... non.

— C’est pas grave, c’est normal quand on a été élevé dans la ouate.

C’est incroyable ce qu’Édouard peut, en quelques secondes, me faire l’effet d’un poêle à bois et d’une douche froide.

— J'ai pas été élevée dans la ouate ! Je suis à peu près la plus pauvre de mon école !

— Après Annabelle.

— Annabelle viendra plus à mon école ! Alors, elle compte pas.

— Mais oui, Cendrine, tu as été élevée dans la ouate.

— Pas tant que ça !

— Rappelle-moi... Est-ce que tu as ta propre chambre et ton propre téléphone dans ta chambre, donc ?

Malaise. Enfin, seule moi ressens un malaise, puisqu'Édouard lui, semble s'amuser follement à mes dépens.

— Tu me fais visiter ? dis-je, pour changer de sujet.

— Ouate ?

— Hein ?

— J'ai dit : ouate.

— OK, c'est correct, là. J'ai été élevée dans la ouate. C'est beau.

— Non, j'ai dit « ouate », mais pour dire *what*, quoi.

— Quoi, quoi ?

— O-u-a-t-e, *w-h-a-t*.

— Ah ! Dans le sens de « quoi ». Mais pourquoi t'as dit « quoi » ?

— C'était une blague.

— Ah. C'est... drôle.

Malaise. Partagé, cette fois. Je ne sais pas pourquoi, mais il y a des gens avec qui il est impossible d'échapper aux malentendus. C'est comme si on ne parlait pas tout à fait la même langue. Édouard

est de ces gens-là. C'est peut-être pour ça qu'il insiste pour qu'on communique en LSQ. Il est plus à l'aise dans le silence. Pas moi. Je renchéris :

— On s'installe dans l'entrée ou bien...

— Ou bien *what* ?

— Ah! ah! Ou bien... Ou bien tu me fais visiter ?

Il ne bronche pas. Il me bloque le passage. Je ne sais pas ce qu'il veut. Un baiser ou un pourboire? C'est toujours comme ça, avec Édouard. On dirait qu'il voudrait qu'on fasse de la télépathie. Dans le fond, je le sais, ce qu'il veut. Je vais le lui donner, qu'on en finisse. Je fais des v avec l'index et le majeur de chacune de mes mains et je les fais bouger à la hauteur de ma poitrine.

— *Tu me fais visiter ?*

Il s'efface avec nombre de courbettes et m'invite à l'intérieur d'un geste du bras, comme si j'étais la princesse Kate Middleton. Il n'y a qu'une pièce centrale, de laquelle on aperçoit trois portes fermées. Édouard fait monter et descendre en alternance ses mains devant lui, comme s'il soupesait des pamplemousses. Ensuite, il fait tourner son pouce gauche au-dessus de sa paume droite avant de l'y faire atterrir.

— *Cuisine et salon.*

C'est petit, mais très bien rangé. Une petite table trône en plein milieu de cette pièce à vocation incertaine, posant la frontière entre une cuisinette et une moitié de salon dont le mobilier se limite à un vieux divan qui me rappelle la couleur du tapis du sous-sol des parents de Jolianne. Vous vous rappelez, le vert vomit ?

La télé est un vestige des années 90. Pas d'écran plat, pas de HD. Si je l'allumais, là, tout de suite, j'aurais peur qu'elle projette ce qui envahit mon cerveau à mesure que je visite cet appartement, c'est-à-dire de la ouate, de gros nuages molletonnés où pataugent deux enfants et deux parents qui vivent au-dessus de leurs moyens. Je retire mentalement toutes mes paroles à propos de l'étroitesse du triplex où nous avons emménagé le printemps dernier.

Édouard poursuit son tour guidé. Il pointe une des portes et fait une espèce de v avec ses doigts, qu'il agite à la hauteur de son visage.

— *La toilette.*

Il pousse la porte avec déférence, laissant voir une minuscule salle de bain propre, mais si petite qu'il y est possible de faire pipi, de se brosser les dents et de s'accorder un bain de pieds en même temps. Ce qui me marque le plus, toutefois, c'est que j'ai l'impression de faire une visite guidée dans le passé. Je n'ai jamais vu une toilette et un évier aussi moyenâgeux. Je jette un coup d'œil rapide au miroir. Impossible d'y voir mon reflet. Il est obstrué par le mot « ouate » qui en couvre l'entière surface. Quatre voyelles et une consonne qui remettent en perspective mon adolescence passée à envier les familles comme celle de Florence.

En pointant la porte qui donne juste à côté du frigo, Édouard met une main sur l'oreille à la façon d'un oreiller et pointe son menton avec son pouce.

— *La chambre de ma mère.*

Il fait une moue et un geste vague que j'interprète comme un refus d'ouvrir la porte. Elle est

peut-être là, endormie, cuvant son vin de la veille. Peut-être que j'ai trop d'imagination et qu'elle est juste au travail. Peut-être que, son travail, c'est d'être danseuse dans un bar miteux du Centre-Sud et qu'elle flambe tous ses pourboires dans la drogue. Peut-être que j'ai encore bien du travail à faire sur mes préjugés.

Il ne reste qu'une seule porte. Si je sais bien compter, cela signifie que les deux petits frères occupent la même chambre qu'Édouard. Celui-ci prend un air solennel et exécute une petite danse à la manière d'un troubadour en se dirigeant vers la dernière porte. Je commence à en avoir marre de sa petite représentation dont il est le seul spectateur intéressé. Je ne sais pas s'il se livre à ce petit jeu pour dissimuler le malaise lié à sa modeste demeure ou s'il le fait dans l'unique but de me confronter. Il ouvre la porte. J'aperçois trois lits, dont deux superposés, juste avant qu'une immense ouate entreprenne de me rouler dessus. En passant à côté de moi, elle répète: «Ouate ouate ouate ouate», jusqu'à ce que ce mot ne veuille plus rien dire et qu'il se désagrège dans mon cerveau, y laissant une impression d'imposture.

Édouard pénètre dans sa chambre en m'y traînant par la main. Il s'affale sur son lit, perpendiculaire aux deux autres. Le reste de la chambre est occupé par deux commodes, dont les tiroirs à moitié ouverts ont l'air de vomir une tonne de vêtements pêle-mêle. Édouard m'attire vers lui en silence et m'accorde le temps de digérer son univers. En laissant ma tête se déposer sur

ses cuisses, je scrute la chambre centimètre par centimètre en tentant d'imaginer des scènes de la vie quotidienne, qui, je ne peux que le réaliser, ne ressemblent pas aux miennes : Édouard se faisant réveiller à six heures du matin par deux petits monstres trop enjoués ; Édouard glissant sur une petite voiture en tentant de se glisser discrètement dans sa chambre au milieu de la nuit ; Édouard faisant les repas et la vaisselle tout en supervisant les devoirs des petits monstres, pendant que sa mère essaie de joindre les deux bouts.

Sans que je m'en sois vraiment rendu compte, mon chum s'est lancé dans une séance de massage capillaire. Il glisse ses doigts dans mon épaisse chevelure rousse et me masse le crâne. Si je devais numéroter les raisons pour lesquelles je sors avec lui, je crois que ses compétences de masseur de cuir chevelu arriveraient en premier, juste avant ses yeux bleus. Je l'avoue, c'est assez superficiel. Mais je ne connais aucune fille qui peut se vanter d'avoir droit à de tels massages. Je laisse mon esprit voguer dans le vide en m'abandonnant aux caresses de... mon cousin.

Je me raidis d'un seul coup. Édouard s'en rend compte et lève mon visage vers lui, interrogateur.

— Bon, vas-y, dis-le. Ça t'écœure !

— Ben non, j'adore ça.

— Niaise-moi pas. La plupart des filles d'écoles privées que j'ai fréquentées m'ont laissé à cause de ça.

— Voyons donc ! Je connais pas une seule fille qui a droit à des massages comme ça pendant des heures !

— Je parlais pas de ça.

Quelle idiote je suis ! Il parle, bien sûr, de son appartement. J'hésite entre me recoucher sur ses cuisses en silence, utiliser le langage des signes ou ouvrir la bouche pour me mettre un pied dedans. Évidemment, je choisis la dernière option.

— C'est pas ça. C'est juste que... bien... j'ai quelque chose à te dire.

— Vas-y. Je les ai toutes entendues, de toute façon.

— Non, c'est pas à cause de ton appartement, je te dis ! De toute façon, tu sais très bien que ma famille vient d'ici. C'est un peu de ça que je veux te parler, justement. Euh...

Édouard a retrouvé son regard amusé. Si, lui, il devait faire une liste des raisons pour lesquelles il sort avec moi, je suppose que, juste après mes cheveux roux, il inscrirait quelque chose comme : *M'amuser à ses dépens.*

— Qu'est-ce qu'elle a, ta famille ?

— C'est que... ma famille... c'est aussi la tienne.

Il ne bronche pas, conservant cet air semi-supérieur qui fait une sérieuse compétition à ses doigts agiles.

— Je me demandais combien de temps ça te prendrait pour le découvrir.



En sortant de l'immeuble d'Édouard, je suis aveuglée par le soleil. Moi qui croyais le ramener au parc où nous attendent les amis, je suis un

brin déçue. Au moment où je tentais de l'attirer dehors, il m'a dit sur un ton même pas désolé qu'il devait être là pour le retour du camp de jour de ses petits frères. Il m'a ensuite embrassée comme si de rien n'était en ne m'invitant même pas à rester et en me souhaitant une bonne journée. C'est ce même ton nonchalant qu'il a utilisé lorsqu'il m'a avoué savoir depuis le début que nous étions cousins.

Mais pour quelle raison saugrenue a-t-il voulu garder ça pour lui seul ? Quand je le lui ai demandé, il n'a pas répondu. Il s'est contenté d'un petit sourire énigmatique. Ça m'a énervée au plus haut point et j'ai eu envie de lui dire, là, tout de suite : « Laisse faire, ça ne pourra pas fonctionner, toi et moi. » Ou un autre truc tout mâché d'avance. Mais, évidemment, c'est ce moment qu'il a choisi pour faire l'éloge des taches de rousseur sur mes épaules en faisant mine de les compter à coups de baisers. Ça m'a ramollie et j'ai presque acheté son discours concernant le fait que notre lien de parenté ne devait entraver en rien notre relation, que nous ne sommes cousins qu'au deuxième degré, n'ayant en commun que deux arrière-grands-parents morts depuis belle lurette, que nous ne sommes pas prêts de faire des enfants et que, de toute façon, aujourd'hui, grâce aux réseaux sociaux, nous ne sommes qu'à trois clics de tout le monde. Je ne voyais absolument pas le rapport entre nos gênes et les clics, mais Édouard est de ces personnes qui peuvent vous faire avaler n'importe quoi, surtout si elles sont en train de vous jouer dans les cheveux.

Cependant, une fois sur le trottoir, loin des yeux et des mains d'Édouard, je continue de ressentir un profond malaise à propos de notre lien de sang. Pourtant, je dois avouer qu'Édouard a raison. Qu'est-ce que cela peut bien faire? Rationnellement, au quotidien, que nous soyons cousins-même-pas-germaines n'a aucune incidence. Et ce n'est pas comme si nous allions nous retrouver dans le même party de famille, vu l'importance des conflits entre sa branche et la mienne. Alors, quel est mon problème?

Je dirais que mon problème, à cet instant précis, est que je viens de repérer Annabelle. Elle marche de l'autre côté de la rue d'un pas décidé, arborant mini-short, camisole décolletée et sac à main bling-bling. Je l'ai vue du coin de l'œil et me suis tout de suite détournée, pas certaine qu'elle m'ait aussi aperçue. Je déteste ce genre de situation, où l'on doit, sans en avoir l'air, se composer d'avance une réaction artificielle du genre: «Ah? Annabelle, je ne t'avais pas vue! Qu'est-ce que tu fais ici?» Mais rappelons-nous que ça n'arrivera pas, puisqu'elle m'a ignorée pendant tout le dernier mois d'école, arrivant, comme elle seule sait le faire, à regarder à travers moi lorsqu'elle me croisait dans les corridors. Et je ne parle même pas du party de fin d'année au chalet de Florence. Autour du feu, elle m'a fait le coup de participer à une discussion avec mon cercle d'amis sans jamais s'adresser directement à moi. Alors, si vous croyez que je vais faire un effort... Je ne me sentirais même pas mal de l'ignorer exprès juste sous son nez. Si j'étais quelqu'un d'autre,

je passerais délibérément devant elle en relevant la tête de façon hautaine. Mais, comme je suis Cendrine Senterre, je ne m’y risquerai même pas, de peur d’amorcer malgré moi une conversation insipide et d’en arriver à lui donner ma recette de muffins au Nutella, aux bananes et à la noix de coco.

Je m’élançais dans la rue pour enfin laisser derrière moi tous les malaises de l’après-midi quand j’entends crier mon nom. Mon surnom, en fait, ce qui est encore pire.

— Cendre !

Je n’ose pas me retourner. C’est bien la voix d’Annabelle. En quelques secondes, je parcours mes fichiers cérébraux à la recherche de la face de la fille surprise mais décontractée, polie mais méfiante, et surtout, surtout, inatteignable. Une alarme secoue mes tympons : « Erreur, crient mes réseaux internes, vous ne possédez pas ce fichier. Veuillez vous retourner quand même et avoir l’air d’une dinde ahurie et blessée par ces mois d’ignorance. Désolé. »

C’est à peu près ce que je fais, sauf que, merci à ce radieux jour de juillet, j’arrive à feindre, la main en visière, le regard plissé et surpris de la fille aux yeux bleus qui a oublié ses lunettes de soleil. Annabelle me rejoint en joggant, un immense sourire sur les lèvres.

— Cendre, c’est justement toi que je voulais voir !

Bien oui. C’est très sensé. Mes réseaux internes surchauffent et font clignoter la mention : « Désolé, il nous est impossible de traiter cette

information.» Je reste là, l'œil aussi perçant que celui d'une mouette. Et vous savez ce que je répons ?

— Ça tombe bien, moi aussi !

— Tu voulais quoi ? interroge Annabelle.

Trouver quelque chose d'intelligent. Trouver quelque chose d'intelligent. Rester détachée. Rester détachée.

— Je me demandais juste si tu connais un raccourci pour aller jusque chez moi.

Bravo, championne !

— Pourquoi tu l'as pas demandé à ton chum ?

— Comment tu sais que j'ai un chum ?

C'est vrai, ça. Comment elle le sait ? Il n'y a que ma famille et mes amies qui le savent et, à ce que je sache, Annabelle n'a pas changé son habitude de disparaître de la surface de la planète dès que l'été se pointe le nez.

— C'est Édouard qui me l'a dit, qu'elle lance nonchalamment en allumant une cigarette.

— Tu connais Édouard ?

C'était plus une exclamation qu'une interrogation.

— Premièrement, c'est mon voisin. Deuxièmement, on travaille ensemble.

— Vous travaillez où ?

Encore une exclamation. Ma voix grimpe d'un ton à chaque nouvelle révélation-choc.

— Au dépanneur.

Devant mon air aviaire, elle soupire.

— Au dépanneur juste là, qu'elle s'exclame en pointant un immeuble aux fenêtres ornées

de barres verticales où trône une enseigne *Pepsi* défraîchie. Cou't donc, vous parlez-vous, toi et Édouard, ou bien si vous faites juste vous frencher ?

Elle a un petit sourire moqueur. Est-ce qu'Édouard lui aurait parlé de ma façon d'embrasser ? Et puis, comment elle fait, Annabelle, pour toujours arriver à m'ébranler d'un seul regard, d'une seule phrase ?

— Ah ! bien oui, le dépanneur...

Le dépanneur ? Pourquoi suis-je la dernière à obtenir cette information ? Je ne savais même pas qu'Édouard avait un travail. J'essaie de toutes mes forces d'avoir l'air relax, mais je n'y arrive pas. Le regard supérieur dont me gratifie Annabelle me déstabilise complètement. Elle termine sa cigarette en silence, pendant que je me demande si je devrais poursuivre ma route sans lui demander pourquoi elle voulait me voir. Mais, comme vous le savez, ma curiosité l'emporte.

— Et toi, tu voulais quoi ?

C'est elle qui a l'air déstabilisée, maintenant. Mais ça ne dure qu'une fraction de seconde, évidemment.

— Comment ça, je voulais quoi ?

— Tu as dit que tu me cherchais, avançais timidement, en me demandant si je n'aurais pas rêvé cela, tant ça me semble impossible tout à coup.

Elle lève un sourcil et me regarde comme si j'avais fait une affirmation impossible du genre : « Je pense faire les auditions pour Miss

Monde.» Ou bien: «J'ai échoué à mon cours de français.»

— Moi? J'ai dit ça? s'étonne-t-elle, une minipointe de mépris dans la voix.

Devant mon air confus, elle s'empresse d'ajouter en s'esclaffant:

— Je pense que tu devrais jamais sortir sans chapeau, Cendrine. Le soleil te fait un méchant effet, tu le sais bien!

Comme de me défendre ne me vient jamais à l'esprit qu'au moins cinq minutes après le départ de la personne qui me vise, je réplique plutôt, tristounette:

— Je sais, c'est ce que ma mère me dit toujours. Mais, avec un chapeau, j'ai l'air d'avoir à peu près cinq ans.

— Déjà que, sans chapeau, tu as l'air d'en avoir sept, me dit-elle d'un air entendu.

Si c'était Florence qui me disait ça en me décochant un clin d'œil mi-complice, mi-baveux, ça passerait. Mais, de la part d'Annabelle, surtout après les semaines de silence qui ont précédé cet entretien, ça me reste plutôt en travers de la gorge. Elle me regarde d'un air que je n'arrive pas vraiment à identifier, comme si elle s'attendait à ce que je renchérisse sur sa moquerie. Comme si elle voulait qu'ensemble on crache sur Cendrine Senterre, cette naine qui n'arrivera jamais à l'adolescence. Ce qu'elle ne semble pas comprendre, c'est que c'est moi, Cendrine Senterre. Devant mon silence, elle scrute l'horizon et conclut:

— Bon, ben, bonne journée !  
Et elle s'éclipse.



Je tourne et retourne les paroles d'Annabelle en marchant sur le boulevard. L'odeur des tuyaux d'échappement stagne dans la chaleur de juillet. La brise est morte de sa belle mort, laissant place à une humidité grandissante qui fait friser mes cheveux d'ordinaire assez raides. Vous savez, le genre de frisottis avec lesquels aucune coiffure n'est possible, sauf l'éternelle queue de cheval qui vous donne l'air d'un soleil. Il me reste encore un long chemin à faire, mais il est impossible d'envisager de prendre l'autobus, puisque, l'été, dans une ville comme la mienne, les circuits de transport en commun agonisent. C'est probablement ce qu'il adviendra de moi avant que je n'arrive à la maison. Ou bien je serai atteinte du cancer du poumon ou de la peau.

L'été, en ville, c'est dégueulasse. Si au moins j'habitais dans une grande ville comme Montréal ou Québec, je pourrais aller me perdre dans la foule de touristes et errer sans but dans les dizaines de festivals. Je pourrais assister à des spectacles en plein air, attraper quelques coups de soleil qui en valent la peine et me bourrer la face de crème glacée de toutes les couleurs. Il m'a toujours semblé que, un véritable été digne de ce nom, c'est celui qu'on passe au chalet, comme le fait Florence, sur le bord d'un lac, occupé à décrocher de l'année

scolaire, à faire des barbecues, du hamac et des partys lorsque les parents sont de retour en ville pour assister à un concert classique. Ou bien celui qu'on passe à parcourir les destinations vacances les plus courues comme Camille et son père. Mais une ville comme la nôtre a à la fois tous les désavantages de la métropole et de la campagne; c'est une véritable aubaine. Pas de festival digne de ce nom, pas de paysages bucoliques, pas de lacs, pas d'animation. Rien que des quartiers résidentiels qui se vident aux vacances de la construction et un centre-ville en béton sale qui cuit sous le soleil.

Au coin d'une rue, elle me rentre dedans. Ça y est. Elle est là. Je le savais. Depuis ce matin, je la sentais, mais je faisais du déni. Du gros Denis, comme dirait mon père. J'avais presque réussi à croire que je l'avais éliminée de ma vie, mais je ne l'avais repoussée que de quelques semaines. Mon angoisse estivale est arrivée. Paf, comme ça ! Elle s'est infiltrée dans mes poumons en s'accrochant aux particules des gaz d'échappement des voitures. Mon rythme cardiaque s'accélère d'un seul coup. Je sais que le cercle vicieux est commencé. De penser à mon cœur qui bat trop vite me stresse et me fait penser encore plus à mon angoisse, ce qui augmente la vitesse des battements de mon cœur. Et ainsi se déroulent les étés dans la peau de Cendrine Senterre, pour aucune raison valable.

Pourtant, vu mon récent statut de fille en couple et Florence qui ne va pas m'abandonner pour un camp sportif, je croyais sincèrement que cet été serait différent des autres. Mais on dirait que non. C'est inscrit dans mon code génétique. Dès que le

thermomètre grimpe au-dessus de 27,5 °C, c'est automatique, le mal de vivre s'empare de moi. Il existe dans le soleil trop cru de juillet, dans le visage trop heureux des cyclistes, dans les piscines publiques trop bruyantes, dans mon emploi du temps trop vide. Je n'ai aucun endroit où me cacher. Il entre par mon nez, mes yeux, ma bouche, mes oreilles, les pores de ma peau et il trouverait sûrement d'autres voies d'accès si je faisais du nudisme. Et, plus je vieillis, pire c'est. Le premier été où ça m'est arrivé, celui où j'ai terminé mon primaire, je m'accrochais à l'idée que ce genre de malaise ne pouvait me talonner toute ma vie, qu'il partirait de lui-même embêter d'autres gens quand j'atteindrais l'âge de la majorité. Eh bien, ce moment arrivera dans deux ans et je ne vois pas le jour où je saurai comment me débarrasser de cette deuxième peau que j'enfile dès que la dernière cloche de l'année scolaire sonne.

Le truc, c'est que cette peau ne se porte pas à l'extérieur, mais à l'intérieur. Elle est agrippée à mes parois internes, de sorte qu'elle est invisible aux yeux de tous ceux que je côtoie, mes parents les premiers. Pour eux, que je vive de l'angoisse alors que je n'ai aucun compte à payer, c'est absolument incompréhensible. À la limite, ils trouvent ça mignon.

— Tu es stressée par ton entrée au secondaire, m'ont-ils répété tout l'été de mes douze ans. Tu vas voir, quand l'école recommencera et que tu te seras fait de nouveaux amis, tout ira mieux.

Et ils avaient raison. Pour l'apaisement de mon angoisse au contact de nouvelles amies, je veux

dire. Mais je soutiens encore que tout cela n'avait rien à voir avec le stress de l'entrée au secondaire.

— Tu es triste parce que tu t'ennuies de Florence et de Camille, m'ont-ils répété les étés suivants.

Peut-être, mais s'ennuyer au point de faire de l'insomnie, ça me semble exagéré. Ce qui m'angoisse, c'est le vide. Le vide laissé par mes amies, oui, mais surtout le vide laissé par tous les cours, les devoirs, les activités parascolaires, les partys organisés par Jolianne, qui disparaît elle aussi dans la résidence secondaire une fois l'été venu. Cet espace me laisse seule avec mes pensées et ça me rend folle. Non pas que mes pensées soient négatives ou malsaines. C'est de m'entendre penser à longueur de journée qui m'épuise. Je finis par faire une overdose de moi-même.

J'essaie de chasser ces horribles pensées en me concentrant sur ma toute récente «réconciliation» avec Annabelle. Pourquoi m'a-t-elle abordée, sainte-fly-de-pisse, en me disant que c'était justement moi qu'elle voulait voir, si ce n'était pas vrai? Devrais-je m'en réjouir, ou plutôt rester rancunière? Je dois vous avouer, non sans un brin de honte, que, depuis que je connais Annabelle, je rêve de percer le mystère de ses comportements étranges. Je m'imagine parfois posséder une mini-Annabelle dans un bocal posé sur une tablette au-dessus de mon lit. Il y aurait quelques trous dans le couvercle, question que je puisse y glisser des brins d'herbe et des miettes de biscuit pour la nourrir. Quand je m'ennuierais, j'agitais le bocal un peu et je la regarderais réagir. Je pourrais

même ouvrir son crâne et récolter de petits bouts de pensées.

Je sais ce que vous croyez. J'ai une légère tendance psychopathe. Peut-être. Mais moins qu'elle. Moi, je ne me joue pas des sentiments des gens. Je n'en serais jamais capable, parce que, moi, contrairement à Annabelle qui est un puits sans fond de surprises, je suis si transparente que je me demande bien comment j'arriverai à me faire passer pour Florence demain.